

MEMOIRE

En vue de l'obtention du
Certificat de Capacité d'Orthophoniste
présenté par

Domitille PARANT

soutenu publiquement en juin 2019

Facteurs linguistiques en jeu dans l'usage spontané des
pronoms et du prénom pour parler de soi chez Maïlis,
enfant de 9 ans avec autisme

MEMOIRE dirigé par

Stéphanie CAËT,

MCU en sciences du langage,

Département d'Orthophonie, Faculté de Médecine Henri Warembourg, Université de Lille

Remerciements

Je tiens à remercier particulièrement Madame Caët de m'avoir encadrée, relue et conseillée durant tout ce projet de recherche.

Je remercie également Madame Guérout d'avoir accepté d'être mon lecteur 1 et d'avoir lu mes travaux.

Je remercie Maïlis, sa mère et sa grand-mère d'avoir accepté de participer à mon étude et de m'avoir chaleureusement accueillie chez elles pour la réalisation du film.

Je remercie l'orthophoniste de Maïlis de m'avoir mise en relation avec la famille de celle-ci et de m'avoir fait part de son expérience de clinicienne.

Je remercie Constance Desjars de Keranroué et Juliette Hardy pour leur collaboration au projet et pour leur soutien.

Je remercie mes parents et mes proches qui m'ont accompagnée et soutenue tout au long de ces études.

Résumé :

Afin de caractériser le diagnostic d'autisme, plusieurs critères ont été définis. L'un d'entre eux est la production d'inversions pronominales pour référer à soi. Ce phénomène peut être temporairement constaté au cours du développement langagier des enfants neurotypiques mais dure plus longtemps chez les personnes autistes. Des chercheurs ont essayé d'en rechercher la cause et ont élaboré plusieurs hypothèses. Néanmoins, jusqu'à maintenant, l'hypothèse d'une influence des facteurs linguistiques relevant de la morphosyntaxe, la sémantique et la pragmatique sur l'emploi des formes de référence à soi en position sujet a été peu explorée alors même que les personnes autistes ont un profil langagier atypique. L'objectif de cette étude est d'explorer cette hypothèse à partir d'une étude de cas. Pour ce faire, le corpus d'une enfant autiste de neuf ans a été recueilli, transcrit avec CLAN et analysé via un tableur Excel. Sept facteurs ont été analysés tels la longueur moyenne des énoncés, le temps des verbes, le type des verbes, les verbes représentatifs, l'interlocuteur, le statut de l'énoncé et l'acte de langage. Une influence partielle des facteurs relevant de la sémantique et de la pragmatique a pu être observée. Quelques pistes de prise en charge orthophonique ont été proposées.

Mots-clés :

Autisme, référence à soi, morphosyntaxe, sémantique, pragmatique, étude de corpus

Abstract :

Several criterias have been defined to characterize autism diagnosis. One of them is pronoun reversal to refer to oneself. This phenomenon can be temporarily observed during the language development of neurotypical children but lasts longer for autistic people. Scientists have tried to find out the cause and thought out various hypotheses. Nevertheless, until now, the hypothesis that linguistic factors such as morphosyntax, semantics and pragmatics have an influence on the use of self-reference forms in subject position has received little investigation while autistic people have an atypical language. The aim of this study is to investigate this hypothesis. In order to do so, the corpus of an autistic girl aged nine years old has been collected, transcribed on CLAN software and analysed via a spreadsheet Excel. Seven factors have been analysed such as mean length utterances, the verbs tenses, the verbs categories, the representative verbs, the interlocutor, the utterance type and the language act. The influence of semantic and pragmatic factors has been observed. Speech therapy advices have been suggested.

Keywords :

Autism, self-reference, morphosyntax, semantics, pragmatics, corpus study

Table des matières

Introduction.....	1
Contexte théorique, buts et hypothèses.....	2
1. Fonction des pronoms personnels et du prénom dans la référence à soi.....	2
1.1 Fonction du pronom « je ».....	2
1.2. Fonction du prénom.....	3
2. Utilisation des pronoms personnels et du prénom chez l'enfant neurotypique.....	3
2.1 Utilisation des pronoms personnels chez l'enfant neurotypique.....	3
2.2 Utilisation du prénom chez l'enfant neurotypique.....	4
3. Utilisation des pronoms personnels et du prénom chez l'enfant autiste.....	4
3.1 Définition de l'autisme et particularités cognitives qui en découlent.....	5
3.2 Particularités langagières observées chez l'enfant autiste	6
3.3 Utilisation des pronoms personnels chez l'enfant autiste.....	7
3.4 Utilisation du prénom chez l'enfant autiste	9
4. Problématique et hypothèses.....	9
4.1. Problématique.....	9
4.2. Présentation des hypothèses de travail.....	9
Méthode.....	10
Résultats.....	12
1. Résultats des facteurs relevant de la morphosyntaxe.....	13
2. Résultats des facteurs relevant de la sémantique	14
3. Résultats des facteurs relevant de la pragmatique.....	16
Discussion.....	20
1. Première hypothèse : la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs morphosyntaxiques.....	20
2. Deuxième hypothèse : la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs sémantiques.....	21
3. Troisième hypothèse : la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs pragmatiques.....	23
4. Synthèse sur les formes.....	24
5. Pistes de rééducation orthophonique.....	24
6. Limites de l'étude et ouvertures.....	25
Conclusion.....	26
Bibliographie.....	28
Liste des annexes.....	32
Annexe n°1 : Lettre d'information. (A1).....	32
Annexe n°2 : Formulaire de consentement. (A3).....	32
Annexe n°3 : Extrait du corpus. (A5).....	32
Annexe n°4 : Extraits représentatifs des usages des formes de référence à soi. (A11).....	32

Introduction

Selon l'OMS, l'autisme est « un trouble envahissant du développement (TED), caractérisé par un développement anormal ou déficient, manifesté avant l'âge de trois ans avec une perturbation caractéristique du fonctionnement dans chacun des trois domaines suivants :

- Interactions sociales.
- Communication verbale et non verbale.
- Comportements à caractère restreint et répétitif. »

Les inquiétudes des parents proviennent souvent en premier lieu du retard de langage fréquent chez les enfants autistes. L'absence de réaction au prénom est particulièrement un signe d'alerte (Santacreu et al., 2012). Par la suite, on peut observer un usage des pronoms personnels pouvant être inadéquat (Morgenstern & Brigaudiot, 2004). En effet, l'enfant peut parler de lui à la deuxième personne ou à la troisième personne et non pas en utilisant le « je » (Morgenstern & Brigaudiot, 2003). Il peut également parler de lui en utilisant son prénom.

Il a été remarqué qu'au cours du développement normal de l'enfant, celui-ci présentait des tâtonnements dans l'acquisition des pronoms de 1ère personne lui permettant de s'auto-désigner (Sabeau-Jouannet, 1975). Il ne maîtrise pas le « je » avant ses trois ans et parle parfois de lui avec le pronom « moi » ou avec son prénom (Morgenstern, 2012). Après cet âge les pronoms personnels sont de mieux en mieux maîtrisés.

A partir du 19ème siècle, des hypothèses psychologiques se sont développées pour expliquer l'apparition des pronoms personnels pour se désigner mais elles ont été remises en question et il est apparu que l'enjeu était davantage d'ordre linguistique (Sabeau-Jouannet, 1975). Certains linguistes comme Morgenstern ont analysé des corpus d'enfants et ont relevé que les formes standard et non-standard de référence à soi apparaissaient chacune dans un contexte langagier précis et avaient une fonction particulière.

Il a été observé que l'utilisation de formes standard et non-standard de référence à soi durait plus longtemps chez les enfants autistes (Bettelheim, 1967 cité par Morgenstern, 2003). De nombreuses théories ont tenté d'expliquer ces particularités mais le contexte langagier dans lequel apparaissent les usages standard et non-standard de référence à soi a été pour l'instant peu analysé. Or l'analyse de ce contexte a été pertinente chez les enfants neurotypiques. En outre, l'enfant autiste présente une communication verbale altérée notamment dans les domaines de la sémantique, de la morphosyntaxe et de la pragmatique ce qui suggère un impact sur la manière de référer à soi. Une meilleure connaissance des processus linguistiques sous-tendant potentiellement l'expression de la référence à soi chez les enfants autistes pourrait donner lieu à des propositions de rééducation orthophonique plus adaptées.

L'objectif de ce mémoire est de voir si des facteurs linguistiques relevant de la morphosyntaxe, de la sémantique et de la pragmatique peuvent expliquer les particularités d'utilisation des pronoms personnels et du prénom chez les enfants autistes verbaux.

La recherche présente porte sur une étude de cas. La participante recrutée est une jeune fille verbale de neuf ans appelée Maïlis et diagnostiquée autiste. Elle se désigne de manière atypique dans son quotidien. Le corpus a été recueilli dans son milieu familial. Ses désignations atypiques ont été analysées suivant les champs linguistiques de la sémantique, de la morphosyntaxe et de la pragmatique. L'enjeu était de voir si le contexte d'apparition des désignations atypiques de Maïlis était conditionné par les facteurs linguistiques ci-dessus. Suite à cette analyse, des pistes de rééducation ont été proposées.

Contexte théorique, buts et hypothèses

Il est ici question de faire un état de la littérature sur la fonction des pronoms personnels et du prénom dans la référence à soi puis de développer leur utilisation chez les enfants neurotypiques. Par la suite, le profil cognitif et langagier de l'autisme sera décrit puis les atypies d'utilisation des pronoms personnels et du prénom chez l'enfant autiste et les hypothèses explicatives seront détaillées. Pour finir, l'objet de la recherche et les hypothèses de travail seront présentés.

1. Fonction des pronoms personnels et du prénom dans la référence à soi

L'objet de cette partie est de définir la fonction du pronom personnel « je » dans le langage ainsi que la fonction du prénom dans la référence à soi. .

1.1 Fonction du pronom « je »

« Je » appartient à la catégorie des pronoms et plus particulièrement des pronoms personnels sujets. Wagner et Pinchon (1991) en donnent la définition suivante :

Les pronoms personnels symbolisent les trois personnes de la grammaire c'est à dire :

- la personne qui parle ou première personne, soit le « je », « me », « moi »
- la personne à qui l'on parle ou deuxième personne, soit le « tu », « te », « toi »
- la personne, l'objet, la notion dont on parle ou troisième personne, soit le « il/elle », « se », « lui/elle »

Au début du 20ème siècle, les psychologues ont émis l'hypothèse que l'apparition du pronom « je » était rattachée à une prise de conscience de soi autrement dit le fait de prendre conscience que la représentation de soi est différente de celle d'autrui (Piaget, 1926 cité par Morgenstern et al, 1994). Cette position a été remise en question et il a été suggéré que la mise en place de la référence à soi ne dépendait pas uniquement du pronom « je » et que l'enfant se désignant par son prénom avait tout autant conscience de lui-même (Jespersen, 1922 cité par Caët, 2013).

Les linguistes ont analysé que les pronoms personnels de la première et de la deuxième personne s'inscrivaient dans une interaction langagière. Utiliser le « je » signifie donc se désigner comme locuteur et désigner la personne à qui l'on parle comme « tu » et donc comme le destinataire du message. Les pronoms « je » et « tu » sont réversibles ce qui veut dire qu'ils changent de référent suivant la personne qui parle. Ce sont également des

pronoms sujets. Selon Morgenstern (2006) le terme de sujet renvoie à plusieurs niveaux linguistiques. Il y a le sujet parlant, le sujet syntaxique (premier argument d'un verbe), le sujet sémantique (agent de l'action) et le thème. Ces quatre niveaux se superposent quand le locuteur réfère à lui-même par le pronom « je ».

Morgenstern et Brigaudiot (2003) distinguent quatre compétences à maîtriser pour employer le pronom « je » comme se désigner autrement que par son prénom, se marquer à la fois comme sujet de l'énoncé et comme énonciateur, montrer qu'on est objet du discours et le marquer au nominatif. Elles suggèrent également qu'employer adéquatement le pronom personnel « je » signifie maîtriser sa valeur référentielle, autrement dit se marquer comme le sujet, et sa valeur énonciative, autrement dit se désigner comme étant celui qui pense et marquer son point de vue (Morgenstern et al., 1994 ; Morgenstern, 1995 cité par Morgenstern & Brigaudiot, 2003).

Par conséquent, pour employer le « je », il est nécessaire de maîtriser les rôles conversationnels et de savoir s'adapter au contexte de l'interaction. Il faut également être capable de se marquer comme un être qui pense, qui désire, qui éprouve des sentiments et qui se positionne par rapport aux autres. Référer à soi se situe donc au croisement des champs linguistiques de la sémantique, de la morphosyntaxe et de la pragmatique et contient une dimension psychologique (Brigaudiot, Morgenstern & Nicolas, 1994).

Dascalu (2014) suggère que ne pas dire « je » pour se désigner montre une conscience de soi existante mais en cours de maturation et non vérifiable par le langage.

1.2. Fonction du prénom

Contrairement au pronom « je », le prénom n'est pas une forme de référence à soi s'inscrivant dans une interaction dialogique. C'est une forme stable et constante qui a toujours le même référent. En outre, dans le langage adulte, le locuteur qui réfère à lui n'emploie pas son prénom mais les pronoms de première personne. Le prénom réfère au « soi social » (Bain, 1936 ; Cooley, 1908 cités par Morgenstern, 2012).

Tout comme le pronom « je », le prénom a longtemps été considéré comme l'un des marqueurs principaux de la conscience de soi mais Morgenstern (2006) a suggéré que l'enfant présentait des comportements de conscience de soi bien avant les premiers mots comme le pointage ou le « non ».

2. Utilisation des pronoms personnels et du prénom chez l'enfant neurotypique

L'objectif de cette partie est de montrer les phases d'acquisition des pronoms personnels et du prénom chez l'enfant neurotypique. Ces phases s'inscrivent dans un processus plus global d'acquisition de la référence à soi (Morgenstern, 2006).

2.1 Utilisation des pronoms personnels chez l'enfant neurotypique

Les analyses de corpus d'enfants neurotypiques (Caët, 2013 ; Morgenstern et al, 1994 ; Sabeau-Jouannet, 1975) ont montré que l'utilisation adulte des pronoms personnels était précédée par une phase de tâtonnements.

En effet, de 18 à 30 mois, les enfants francophones se désignent à l'aide de la forme

standard « je » et à l'aide de formes non-standard comme le prénom, le pronom personnel sujet disjoint « moi », une autre personne (deuxième ou troisième personne du singulier), l'absence de sujet ou des voyelles pré-verbales (Morgenstern, 2012).

Entre deux ans et demi et trois ans, l'enfant stabilise son usage du pronom « je » et les formes non-standard diminuent jusqu'à disparaître vers ses quatre ans (Caët, 2013).

Morgenstern (2006) a étudié plusieurs corpus d'enfants neurotypiques et a analysé les différents usages de référence à eux-mêmes standard et non-standard afin de dégager le contexte dans lequel ils apparaissaient. Ses analyses ont montré que le « je » était exprimé quand l'enfant parlait de ses désirs, de ses états internes (exemple : peur, douleur, joie) et exprimait une opinion subjective. Il est en général précédé par l'absence de forme puis par une voyelle préverbale.

Cet auteur a également observé un phénomène appelé inversion pronominale (Morgenstern & Brigaudiot, 2004). Il s'agit du remplacement d'un pronom personnel par un autre dans un contexte d'échange discursif (Dascalu, 2014). Dans le cadre de la référence à soi, le « je » est remplacé par le « tu » ou le « il ». Le phénomène d'inversion pronominale, lorsqu'il est observé, tend à disparaître dès que la capacité d'adaptation au contexte et la prise de perspective sont acquises (Dascalu, 2014). Dans ses corpus, Morgenstern (2006) a relevé que le « tu » pour le « je » était employé dans le cadre de langage entendu et repris et en contexte de bêtise, de situations extraordinaires et de récit. Elle a également relevé que le « il » pour le « je » n'était employé qu'en situation de bêtises et de récits. Caët (2013) a, quant à elle, observé l'inversion pronominale « tu » pour « je » en situation de monologue.

On constate donc que les formes standard et non-standard des formes pronominales de référence à soi apparaissent dans certains contextes langagiers précis.

2.2 Utilisation du prénom chez l'enfant neurotypique

Le prénom est souvent la première forme de référence à soi qui est employée par les enfants neurotypiques. D'autres formes de référence à soi émergent par la suite et l'enfant emploie celles-ci simultanément pendant un certain temps (Morgenstern, 2006). L'analyse de corpus d'enfants neurotypiques montre que la référence non-standard « prénom + verbe » est avec l'absence de sujet et les voyelles pré-verbales un marqueur de la mise en place de la référence à soi (Dascalu, 2014).

Les linguistes se sont demandés dans quels contextes l'enfant employait son prénom pour référer à lui-même plutôt qu'une autre forme comme les pronoms personnels. Il a été remarqué que le prénom était employé, au même titre que le pronom « moi », pour se démarquer de son interlocuteur (Morgenstern, 2006). Il a également été observé que le prénom et le pronom « moi » étaient utilisés en situation de récit et de description (Nelson & Bruner, 2006).

3. Utilisation des pronoms personnels et du prénom chez l'enfant autiste

Cette partie commencera d'abord par détailler la symptomatologie de l'autisme avant de traiter de l'utilisation des pronoms personnels et du prénom qui en découle.

3.1 Définition de l'autisme et particularités cognitives qui en découlent

Il est important de définir l'autisme et les particularités cognitives qui s'y rattachent afin de mieux comprendre l'origine des difficultés de langage et de référence à soi en particulier.

La définition standard fournie par l'Organisation Mondiale de la santé est la suivante : « L'autisme est un trouble envahissant du développement (TED), caractérisé par un développement anormal ou déficient, manifesté avant l'âge de trois ans avec une perturbation caractéristique du fonctionnement dans chacun des trois domaines suivants :

- Interactions sociales.
- Communication verbale et non verbale
- Comportements à caractère restreint et répétitif »

Les personnes autistes présentent un déficit de la théorie de l'esprit (Baron-Cohen, 1989). Cette dernière est définie comme la capacité à inférer des états mentaux (pensées, croyances, désirs, intentions) aux autres personnes et à utiliser cette information pour interpréter ce qu'elles disent, comprendre leurs comportements et prédire ce qu'elles vont faire (Baron-Cohen, Tager-Flusberg, & Lombardo, 1994). La théorie de l'esprit est primordiale notamment pour mettre en place la conscience de soi et l'auto-réflexion (Lombardo & Baron-Cohen, 2010). Le développement du langage est très lié au développement des capacités de la théorie de l'esprit (Loveland & Landry, 1986). De manière générale, apprendre le langage requiert de comprendre les intentions des autres envers soi et de pouvoir soi-même coordonner ses intentions envers les autres (Tomasello et al, 2005 cité par Carpenter, Tomasello & Striano, 2005).

Les personnes autistes ont également un déficit de cohérence centrale (Frith, 1989 cité par Dascalu, 2014) qui est définie comme la capacité à intégrer globalement une information, voire l'ensemble, et ainsi à y mettre du sens. Elle sert notamment à mettre les détails en lien entre eux afin d'obtenir un sens supérieur et à filtrer les informations de l'environnement pour en retenir les plus importantes. Les personnes autistes ont davantage une pensée analytique qui tient compte des détails et les analyse séparément. Chaque situation est la somme de tous les détails sans recherche de cohérence.

Des troubles au niveau des fonctions exécutives sont également relevés comme un manque de flexibilité mentale, de planification et d'inhibition (voir Hill, 2004 pour une revue). Cela contribue à expliquer les comportements restreints et répétitifs (Dascalu, 2014).

L'évolution de l'enfant autiste est marquée par des troubles au niveau des pré-requis de la communication. De nombreuses études montrent que les capacités d'attention conjointe sont altérées (Baron-Cohen, 1989 ; Landry & Loveland, 1989). On observe des difficultés dans l'acquisition du pointage proto-impératif et plus encore dans l'acquisition du pointage proto-déclaratif (Tomasello & Camaioni, 1997 ; Tomasello, 2008). Les capacités d'imitation sont, quant à elles, troublées ou retardées (Rogers, Hepburn, Stackhouse, & Wehner, 2003).

Des études relèvent également des troubles au niveau de la communication non-verbale (Stone, Ousley, Yoder, Hogan, & Hepburn, 1997). Le contact oculaire peut être rare, fuyant ou au contraire absorbant. Les mimiques sont peu comprises, réduites ou au contraire exagérées (Pascalis, de Haan, & Nelson, 2002).

Il a été vu plus haut que les pronoms personnels « je » et « tu » s'inscrivaient dans une interaction langagière et que les employer de manière standard supposait de connaître les rôles

conversationnels et de se positionner par rapport aux autres. Cela implique une théorie de l'esprit efficiente. Il faut également de bonnes capacités d'inhibition pour retrouver le bon pronom ainsi que l'acquisition de la prise de perspective conditionnée par plusieurs paramètres spatio-visuels (Loveland, 1984). Comprendre le principe de réversibilité de ces pronoms requiert également une cohérence centrale afin d'extrapoler les règles de leur utilisation. En outre, les enfants apprennent le langage en écoutant leurs pairs parler. De bonnes compétences de communication non-verbale et verbale sont donc un préalable pour employer les usages standard de référence à soi.

3.2 Particularités langagières observées chez l'enfant autiste

Cette sous-partie a pour objectif de détailler le profil langagier de l'enfant autiste dans la mesure où celui-ci est atypique et, par conséquent, influe potentiellement sur la manière de référer à soi.

Parmi les enfants autistes, on estime que 30 à 50 % d'entre eux sont et resteront non-verbales. Pour les autres, on observe un retard de langage fréquent qui peut d'ailleurs être à l'origine des premières inquiétudes des parents (Santacreu et al, 2012). Plusieurs particularités linguistiques sur le plan de la sémantique, de la morphosyntaxe et de la pragmatique ont été relevées même si, pour les deux premiers, elles ne sont pas systématiques.

Le niveau lexical est similaire à celui des enfants neurotypiques mais il peut y avoir des difficultés à utiliser ce lexique en contexte et de manière flexible (Kanner, 1943). La rigidité de la pensée, le défaut de généralisation et les stéréotypies sont en effet des obstacles à une utilisation adaptée du lexique. On observe, par exemple, le phénomène d'idiosyncrasie qui consiste en une utilisation très personnelle des mots en contexte (Kanner, 1943). Les termes se référant à la connaissance, à la croyance, à la rêverie et aux sentiments sont spécifiquement altérés (Baron-Cohen et al, 1994). Certains auteurs relèvent des difficultés dans l'utilisation des auxiliaires modaux (Tager-Flusberg, 1994). Ceux-ci sont des verbes auxiliaires faisant partie des verbes cognitifs et qui ont comme compléments d'objet direct un ou plusieurs verbes à l'infinitif. Ils nécessitent une prise de perspective sur le sujet et sur l'être et semblent être liés à la théorie de l'esprit (Dascalu, 2014). L'usage de verbes exprimant le désir n'est en revanche pas impacté (Phillips et al, 1998). En outre, la notion de possession est rapidement maîtrisée par les enfants autistes (Silberg, 1978) tout comme la notion de perception (Tager-Flusberg, 1994).

Les atteintes morphosyntaxiques sont très variables. Elles peuvent aller du trouble spécifique (Tek, Mesite, Fein, & Naigles, 2014, Tager-Flusberg, 2006) à une préservation totale (Tager-Flusberg, 1981). On remarque que la maîtrise des temps peut être impactée comme celle du passé (Roberts et al, 2004). L'utilisation des pronoms personnels est particulièrement fragile et se manifeste par des usages non-standard composant le syntagme du sujet qui seront détaillés dans la sous-partie suivante.

Il est à noter que si les études se contredisent sur la maîtrise de la sémantique et de la morphosyntaxe, le déficit de pragmatique est constant dans l'autisme. Il est lié au déficit de la théorie de l'esprit qui conditionne l'emploi d'un langage adapté à son interlocuteur. Kanner (1943) a décrit des difficultés à utiliser le langage pour communiquer avec les autres. On relève également une difficulté à initier une conversation, à gérer les tours de parole, un défaut d'adaptation à l'interlocuteur, notamment au niveau de connaissances de celui-ci, (Chin

& Bernard-Opitz, 2000) et un déficit d'accès à l'implicite des messages (voir Baron-Cohen, 1988 pour une revue).

Un autre phénomène langagier observable chez l'enfant autiste est l'écholalie (Prizant, 1983). Celle-ci consiste en la répétition immédiate ou différée pour l'enfant de paroles prononcées devant lui comme un écho. Elle devient symptomatique à partir du moment où elle est inadaptée à la situation de communication, systématique, persistante, intégrale et sans valeur communicationnelle, ce qui a été considéré comme étant le cas dans l'autisme. Certaines études ont néanmoins mis en évidence que les écholalies de l'enfant autiste, qu'elles soient immédiates ou différées, avaient une valeur communicationnelle (Prizant, 1983). Ce phénomène a plusieurs fois été mis en lien avec les atypies de référence en soi présentées par les enfants autistes (Kanner, 1943 ; Bartak & Rutter, 1974).

On constate donc que les personnes autistes présentent un profil langagier atypique avec des altérations sur les plans de la morphosyntaxe, de la sémantique, et de la pragmatique. Or, nous avons vu plus haut que ces trois domaines linguistiques étaient impliqués dans l'emploi standard du pronom « je » pour référer à soi. Il semble notamment que la maîtrise du temps des verbes soit altérée. En outre, le statut des énoncés (exemples : énoncés écholaliques ou énoncés spontanés) semble atypique. Par conséquent, ces deux facteurs ont été analysés dans la recherche. Etant donné que les personnes autistes ont des difficultés à utiliser le langage pour communiquer avec les autres, le facteur de l'identité de l'interlocuteur a été inclus.

3.3 Utilisation des pronoms personnels chez l'enfant autiste

L'un des premiers médecins s'étant intéressé à l'autisme, Léo Kanner, décrit en 1943 le cas de Donald, un enfant de cinq ans atteint d'autisme. Lorsque ce dernier voulait un bain, il disait « Est-ce que tu veux un bain ? ». Ce phénomène a été appelé inversion pronominale.

Cet usage non-standard de référence à soi a été également remarqué chez les enfants neurotypiques mais davantage chez les aînés de la fratrie et les enfants uniques et en tant que transition vers la maîtrise du pronom personnel « je » (Oshima-Takane, Goodz, & Derevensky, 1996). Ce phénomène est également visible dans le cadre d'autres handicaps tels le trouble spécifique du langage oral, le syndrome de Down, la surdité (Bol et al, 2009) ou la cécité (Fraiberg, 1977 cité par Dale et al, 1992).

Néanmoins, l'inversion pronominale est une des particularités langagières caractéristiques de l'autisme qui va au-delà de la période de tâtonnements quant à l'emploi adulte du « je » (Bettelheim, 1967 cité par Brigaudiot et al, 1994). Elle est d'ailleurs un critère diagnostique de cette pathologie (Kanner, 1946 ; Bartak et al, 1974). Les études se penchant sur ce phénomène ont constaté que ce renversement pronominal était davantage l'expression d'un retard d'acquisition plutôt que d'un réel déficit (Lee, Hobson, & Chiat, 1994).

On peut également mentionner l'usage non-standard du pronom « moi » et l'absence de sujet en position pré-verbale pour référer à soi (Dascalu, 2014). Ces usages sont néanmoins bien moins fréquents que les inversions pronominales.

De multiples théories ont tenté d'expliquer ces particularités d'usage de la référence à soi chez l'enfant autiste et se sont focalisées sur les inversions pronominales. On distingue les théories psychosociales des théories cognitives. La théorie psychosociale principale a proposé que l'enfant autiste référant à lui-même en effectuant un renversement pronominal montrait un évitement du pronom « je » et, par conséquent, un rejet de son identité (Bettelheim, 1967 cité

par Bartak et al, 1974). Cette théorie a cependant été contredite par Bartak et al (1974) qui ont observé que les enfants autistes n'évitaient pas plus le pronom « je » qu'un autre.

Concernant les théories cognitives, Kanner (1943) et Bartak et al (1974) ont émis l'hypothèse que le nombre d'occurrences de renversements pronominaux était dû à la prévalence des écholalies. Des analyses ultérieures ont cependant montré que le phénomène d'écholalie n'était pas suffisant pour en déduire une mauvaise utilisation du « je » et qu'il fallait distinguer les inversions pronominales produites en situation d'écholalie des autres (Dascalu, 2014). Silberg (1978) a, quant à elle, observé que la maîtrise des pronoms personnels était liée à la longueur moyenne des énoncés de l'enfant autiste. Selon Fay (1979), les erreurs pronominales sont dues à un défaut d'assimilation des processus grammaticaux sous-tendant la référence à soi. Jordan (1989) a émis l'hypothèse que les erreurs pronominales commises par les enfants autistes seraient dues à une difficulté à acquérir la perspective du locuteur et qu'elles proviendraient de leur déficit de théorie de l'esprit. L'enfant aurait donc des difficultés à passer de la perspective de l'autre à la sienne et utiliserait un pronom inadéquat. Dascalu (2014) a émis l'hypothèse que l'expression de la référence à soi dépendait de la cognition de la personne ainsi que de facteurs sémantiques et pragmatiques.

Cet auteur a donc constitué deux corpus d'enfants autistes. Elle a relevé les formes de référence à soi standard et non-standard et les a analysées d'un point de vue sémantique et pragmatique. Les différences inter-individuelles entre ces enfants étaient conséquentes mais il a été remarqué que, pour les deux, les inversions pronominales les plus fréquentes consistaient en un « il » pour le « je ». Pour l'un, ces deux références non-standard représentaient un quart de ses références à lui-même tandis que pour l'autre elles en représentaient la moitié. En outre, tous deux produisaient ces références non-standard pour exprimer la demande. L'un les produisait également avec les actes de langage du récit, de l'expression de la bêtise et de la modalité tandis que, pour l'autre, elles apparaissaient en contexte d'action, pour demander une permission et pour renseigner sur son état physique (Dascalu, 2014). Les prédicats mentaux (expression de la perception, du désir, des états internes et de la permission) étaient utilisés en majorité avec des formes de référence à soi non-standard. L'usage standard de référence à soi était, quant à lui, produit dans des énoncés spontanés (énoncés initiés par l'enfant, en rapport ou non avec le contexte de l'interaction), des énoncés avec guidage verbal (complétion d'un énoncé initié par l'adulte) et pour exprimer des croyances.

On remarque une similitude avec les enfants neurotypiques qui peuvent aussi faire des inversions pronominales en cas de bêtise et de situation extraordinaire. On constate néanmoins que l'usage des inversions pronominales est plus étendu chez les enfants autistes et qu'il peut concerner les émotions et la demande alors que ce n'est pas le cas chez leurs pairs neurotypiques. En outre, on constate que les usages non-standard de référence à soi sont en majorité des inversions pronominales.

On peut mettre ces résultats en association avec les difficultés à se référer aux états mentaux, à adopter la perspective de l'autre et à employer des auxiliaires modaux. Les facteurs du type des verbes, soit leur valeur sémantique, (exemples : auxiliaires modaux et verbes exprimant la possession) et des actes de langage (fonction de l'énoncé comme, par exemple, le récit) ont donc été retenus comme axes d'analyse. Il semble également intéressant d'inclure une analyse des verbes représentatifs de chaque type de verbe.

3.4 Utilisation du prénom chez l'enfant autiste

Dans le cadre de la référence à soi, les enfants autistes peuvent utiliser leur prénom en position pré-verbale et non pas le pronom « je » même si cet usage non-standard n'est pas emblématique de la pathologie. Dascalu (2014) mentionne le cas de deux personnes autistes qui, enfants, utilisaient leur prénom pour se désigner et ce jusqu'à six ans pour l'une d'elles. Selon Dascalu (2014), l'enfant autiste reprend la forme du prénom car c'est celle-ci qu'on utilise pour s'adresser à lui. Il n'arrive pas à la décodifier et à la sortir du contexte. On peut y voir un lien avec le défaut de généralisation lié au manque de cohérence centrale propre à l'autisme. Elle remarque dans ses corpus l'utilisation du prénom pour référer à soi dans l'expression d'une action. Elle observe que l'enfant emploie cet usage non-standard après avoir été interpellé par son prénom et suppose qu'il a parlé en adoptant la perspective de l'autre.

Jordan (1989) émet quant à elle l'hypothèse que l'utilisation du prénom est due au discours adressé des parents qui utilisent plus souvent les prénoms afin de pallier les difficultés d'utilisation des pronoms de leur enfant.

Dans son étude citée plus haut, Silberg (1978) a remarqué que les enfants autistes ayant la longueur moyenne des énoncés la plus courte (un à deux mots) étaient ceux qui utilisaient leur prénom pour se désigner. Cela impliquerait un lien avec le niveau morphosyntaxique de l'enfant.

Il serait donc intéressant d'analyser les facteurs linguistiques influençant potentiellement l'usage du prénom dans le cadre de la référence à soi. La longueur moyenne des énoncés a été relevée et analysée dans la recherche présente.

4. Problématique et hypothèses

4.1. Problématique

L'usage des pronoms personnels et du prénom pour référer à soi chez les enfants autistes francophones manque d'investigation. En outre, les théories explicatives des atypies d'emploi des pronoms personnels et du prénom en position sujet chez les enfants autistes et les facteurs linguistiques mériteraient d'être davantage explorés.

L'objet de la recherche présente est donc d'examiner les facteurs linguistiques pouvant potentiellement être en jeu dans l'emploi des pronoms personnels et du prénom en position sujet pour faire référence à soi chez l'enfant autiste.

4.2. Présentation des hypothèses de travail

L'hypothèse étudiée est que des facteurs linguistiques relevant de la morphosyntaxe de la sémantique et de la pragmatique pourraient partiellement expliquer les usages non-standard de référence à soi en position sujet comme, par exemple, les renversements pronominaux et le prénom.

La première hypothèse à tester est :

- La façon de faire usage des pronoms personnels et du prénom pour référer à soi en position sujet est en partie explicable par des facteurs relevant de la morphosyntaxe comme la longueur moyenne des énoncés et le temps des verbes employés.

La deuxième hypothèse à tester est :

- La façon de faire usage des pronoms personnels et du prénom pour référer à soi en position sujet est en partie explicable par des facteurs relevant de la sémantique comme le type des verbes employés et le vocabulaire référant aux états mentaux, aux états internes et aux bêtises.

La troisième hypothèse à tester est :

- La façon de faire usage des pronoms personnels et du prénom pour référer à soi en position sujet est en partie explicable par des facteurs relevant de la pragmatique comme l'identité de l'interlocuteur, le statut des énoncés et l'acte de langage.

Méthode

Le courant linguistique dans lequel s'inscrit cette recherche est le courant fonctionnaliste car elle est fondée sur l'étude de la fonction des usages standard et non-standard de référence à soi en position sujet chez l'enfant autiste. Cette recherche se base sur une analyse de corpus d'une jeune fille diagnostiquée autiste. Les analyses audiovisuelles pour les recherches en sciences humaines et sociales permettent, en effet, d'observer les sujets au plus près de leur quotidien et ainsi de diminuer les biais d'interprétation (Morgenstern, 2016). Les formes de référence à soi en position sujet ont été relevées. Les axes d'analyse du corpus sont la morphosyntaxe, la sémantique et la pragmatique. Les critères d'inclusion pour le recrutement étaient la pose d'un diagnostic de trouble du spectre de l'autisme (TSA) ainsi que la production de formes non-standard de référence à soi en position sujet. Les critères d'exclusion étaient la présence d'un handicap sensoriel et d'une déficience intellectuelle.

Participante :

La participante recrutée est une fille appelée Maïlis. Elle a neuf ans et habite en région parisienne. Elle a reçu le diagnostic de TSA à cinq ans en centre médico-psycho-pédagogique (CMPP). Elle a été recrutée dans la patientelle d'une orthophoniste en libéral en région parisienne. Sa famille est d'origine portugaise mais la langue parlée à la maison est le français. Elle bénéficie d'un suivi orthophonique pour le langage oral (phonologie, lexique, morphosyntaxe et pragmatique) et pour le langage écrit. Elle effectue sa scolarité en CM1 en CLIS. Son efficacité intellectuelle est dans la norme. Une lettre d'information (annexe 1) et un formulaire de consentement (annexe 2) ont été signés par la mère de l'enfant et sont consultables. Une déclaration à la CNIL a également été faite.

Matériel :

Un iPhone a été utilisé pour le film. La transcription s'est faite via le logiciel d'analyse des interactions langagières CLAN et l'analyse par un tableur Excel.

Procédure :

La réalisation du film a eu lieu en novembre 2018 chez la grand-mère maternelle de l'enfant. La vidéo dure au total une heure et quinze minutes. L'enfant a été filmée en interaction duelle avec sa mère et en train de produire des monologues lors de jeu libre, d'écriture libre et de consultation de catalogues de jouets. Par la suite, l'intégralité de la vidéo

a été transcrit avec le logiciel CLAN. Pour finir, la transcription a été analysée sur un tableur Excel.

Les différentes formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet ont été réparties en neuf catégories : Je ; Moi je ; C'est moi qui ; Tu ; Elle ; Prénom ; C'est prénom qui ; Tu + prénom ; Absence de forme.

Par la suite, des facteurs morphosyntaxiques ont été analysés.

La longueur moyenne des énoncés a été relevée. Une analyse des verbes en fonction des formes de référence à soi a été faite en s'axant sur leur temps (présent, passé composé, futur proche, futur simple, imparfait, infinitif, plus-que-parfait, subjonctif présent, conditionnel présent et absence de verbe).

Des facteurs relevant de la sémantique ont également été analysés.

Le type des verbes, soit leur valeur sémantique, (verbes modaux, auxiliaires modaux, verbes d'état, verbes d'action, verbe inventé, verbes de possession, absence de verbe) a été étudié. Les verbes modaux et les auxiliaires modaux ont été dissociés. Ces deux catégories permettent l'expression d'états cognitifs. Néanmoins, étant donné que les auxiliaires modaux ont comme complément un verbe, ils permettent l'expression d'un plus grand nombre d'états cognitifs (exemples : l'incapacité et la permission). Les verbes modaux ont un syntagme nominal comme complément et permettent l'expression des états cognitifs du désir, de la connaissance et du goût, par exemple, d'un objet ou d'une personne (exemple : « J'aime pas le lait »). Une analyse des verbes les plus représentatifs a été effectuée.

Pour finir, des facteurs relevant de la pragmatique ont été analysés.

La répartition des formes de référence à soi suivant l'identité de l'interlocuteur a été effectuée. Les énoncés de Maïlis sont adressés soit à sa mère, soit à l'observateur, soit à elle-même (monologues). Etant donné le nombre très réduit d'énoncés adressés à l'observateur, deux catégories d'interlocuteurs ont été retenues. Il s'agit de la catégorie « Autres » qui regroupe les énoncés adressés à la mère et à l'observateur et de la catégorie « Maïlis » qui regroupe les énoncés produits en situation de monologue.

Les statuts des énoncés ont été analysés en fonction des formes de référence à soi en position sujet et répartis en huit catégories : Énoncés spontanés (énoncés ne répondant pas à la question de l'adulte ou au contexte de l'interaction) ; Énoncés semi-spontanés (énoncés ne répondant pas à la sollicitation de l'adulte mais reprenant le sujet de conversation ou le contexte de l'interaction) ; Énoncés provoqués (énoncés répondant à la sollicitation de l'adulte) ; Répétition immédiate (énoncés a priori sans valeur communicative correspondant à la reprise immédiate de ce que l'enfant a dit) ; Répétition différée (énoncés a priori sans valeur communicative correspondant à la reprise différée de ce que l'enfant a dit) ; Echolalies immédiates (énoncés reprenant de manière littérale ce que l'adulte vient de dire) ; Echolalie différée (énoncé reprenant de manière littérale ce que l'adulte a dit précédemment dans le film) ; Echolalies hypothétiques (énoncés avec les caractéristiques langagières, prosodiques et contextuelles d'une écholalie mais dont l'énoncé initial produit par l'adulte n'est pas présent dans le film).

Les actes de langage, soit la fonction des énoncés, ont été analysés en fonction des formes de référence à soi en position sujet et répartis en sept catégories : Énoncés descriptifs (description d'une action, d'un état et d'un avoir) ; Description d'une bêtise ; Ordre (énoncés

rappelant une consigne ou une règle) ; Expression de la modalité ; Partage (énoncés introduits par « t'as vu » ayant pour but de s'auto-partager ce qu'elle voit) ; Questionnement (pose une question) ; Acte non identifié. Les descriptions d'une bêtise ont été analysées séparément car les formes de référence à soi avaient une répartition différente des autres énoncés descriptifs.

Un entretien téléphonique a eu lieu avec l'orthophoniste qui assure la prise en charge de Maïlis afin de recueillir son avis de clinicienne.

Résultats

Concernant les données générales sur le corpus de Maïlis, on observe 1648 énoncés lui étant attribué sur les 2270 énoncés composant le corpus. L'activité majeure du corpus est de l'écriture stéréotypée où Maïlis déclare écrire tandis qu'elle réalise un motif répétitif et ondulé. La transcription du début du film (annexe 3) est consultable tout comme une série d'extraits représentatifs des usages des formes de référence à soi en position sujet produites par Maïlis (annexe 4).

Remarques qualitatives sur le langage de Maïlis au cours du film :

Maïlis produit des monologues à de nombreuses reprises. On remarque la présence de déformations phonologiques et de jargon dans ses énoncés. Celles-ci n'ont pas été transcrites. La plupart de ses énoncés sont spontanés. Il est d'ailleurs difficile pour elle de répondre de manière adéquate aux sollicitations de sa mère. Les réponses qu'elle donne sont souvent en lien avec le contexte initial mais sans y être ajustées. Son langage est souvent répétitif et stéréotypé. On observe une tendance à l'écholalie immédiate et à la reprise des fins de phrases de l'interlocuteur. On remarque également que Maïlis semble s'aider de langage entendu et repris pour exprimer, par exemple, l'agacement, rappeler une règle qui lui a été inculquée ou produire une demande en modalité interrogative. On observe une tendance à la répétition partielle ou totale de ses énoncés notamment lors de l'activité d'écriture stéréotypée. Certaines constructions morphosyntaxiques sont erronées comme « J'ai fait câlin. » ou « J'arrive pas à les fonctionne tant. ». Les formes de référence à soi « c'est moi qui » et « c'est prénom qui » sont quasi-systématiquement employées en réponse à une question de la mère introduite par « C'est qui ? ». Outre les inversions pronominales produites pour référer à elle-même, Maïlis désigne parfois sa mère avec le pronom « je » après que celle-ci lui ait posé une question introduite par « je » (exemple : « Mère : J'ouvre ? Maïlis : Oui j'ouvre. »). Elle appelle sa mère soit par son prénom soit par « Maman ».

Formes de référence à soi en position sujet :

522 énoncés comportent une marque de référence à soi en position sujet. Les répétitions d'énoncés y sont incluses. Neuf formes différentes de référence à soi en position sujet sont relevés dans le corpus de Maïlis. On dénombre trois formes de référence à soi standard et six formes de référence à soi non-standard. 71,65 % des énoncés comptent une forme de référence à soi standard. 28,35 % des énoncés comptent une forme de référence à soi non-standard. Le tableau 1 présente le pourcentage d'énoncés correspondant à chaque forme de référence à soi en position sujet.

Tableau 1 : Répartition des formes de référence à soi en position sujet.

Formes	Formes standard			Formes non standard					
	Je	Moi je	C'est moi qui	Tu	Elle	Prénom	C'est prénom qui	Tu + prénom	Absence de forme
Pourcentage d'énoncés	65,9 %	4,79 %	0,96 %	23,56 %	0,57 %	0,77 %	2,3 %	0,19 %	0,96 %

Grâce au tableau 1, on observe que Maïlis utilise en majorité des formes standard pour référer à elle-même. Si la forme la plus fréquente de référence à soi est le « je » (65,6 %), l'usage des autres formes standard telles que « moi je » (4,79 %) et « c'est moi qui » (0,96 %) est occasionnel. La forme la plus fréquente pour référer à elle-même de manière non-standard est le « tu » (23,56 %) qui est la deuxième forme la plus utilisée dans tout le corpus. L'inversion pronominale « elle » pour « je » est produite à quelques reprises (0,57 %). Trois formes incluant le prénom sont produites et la plus fréquente est « c'est prénom qui » (2,3 %). Ces formes sont peu utilisées en comparaison avec les autres. On remarque aussi la présence de quelques énoncés sans forme (0,96 %).

1. Résultats des facteurs relevant de la morphosyntaxe

L'hypothèse est que la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs relevant de la morphosyntaxe comme la longueur moyenne des énoncés et le temps des verbes.

Longueur moyenne des énoncés :

La longueur moyenne des énoncés est de 3,39 mots.

Temps des verbes :

Le tableau 2 présente la répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet en fonction du temps des verbes.

Tableau 2 : Répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet en fonction du temps des verbes.

	Formes standard	Formes non-standard	Nombre total
Présent	71,51 %	28,49 %	337
Passé composé	64,77 %	35,23 %	88
Futur proche	89,29 %	10,71 %	56
Imparfait	77,78 %	22,22 %	9
Plus que parfait	0 %	100 %	1
Subjonctif présent	80 %	20 %	5
Futur simple	50 %	50 %	2
Infinitif	0 %	100 %	1
Conditionnel présent	100 %	0 %	1
Pas de verbe	59,11 %	40,89 %	22

Le tableau 3 présente la répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction du temps des verbes.

Tableau 3 : Répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction du temps des verbes.

	Je	Moi je	C'est moi qui	Tu	Elle	Prénom	C'est prénom qui	Tu + prénom	Absence de forme	Nombre total
Présent	64,98 %	5,34 %	1,19 %	24,03 %	0,3 %	0,3 %	2,37 %	0,30 %	1,19 %	337
Passé composé	59,09 %	4,54 %	1,14 %	30,68 %	2,27%	0 %	1,14 %	0 %	1,14 %	88
Futur proche	85,72 %	3,57 %	0 %	10,71 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	56
Imparfait	77,78 %	0 %	0 %	22,22 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	9
Plus-que-parfait	0 %	0 %	0 %	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	1
Subjonctif présent	80 %	0 %	0 %	20 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	5
Futur simple	0 %	50 %	0 %	50 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	2
Infinitif	0 %	0 %	0 %	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	1
Conditionnel présent	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	1
Pas de verbe	59,11 %	0 %	0 %	13,63 %	0 %	13,63 %	13,63 %	0 %	0 %	22

Comme le montrent les tableaux 2 et 3, mis à part l'infinitif, le plus-que-parfait et le futur simple qui sont très peu utilisés, les différents temps sont employés avec une majorité de formes de référence à soi standard. Pour le présent et le passé composé, on remarque une répartition des formes semblable à celle qui s'applique à tout le corpus. Néanmoins, en ce qui concerne le futur proche, la quasi-totalité (90 %) des énoncés sont employés avec une forme standard. Le pourcentage de formes de référence à soi standard pour le temps de l'imparfait est également élevé (77,78 %). Autrement, le pourcentage de formes de référence à soi standard est particulièrement élevé pour les temps du conditionnel présent et du subjonctif présent qui représentent cependant un nombre très réduit d'énoncés.

2. Résultats des facteurs relevant de la sémantique

L'hypothèse est que la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs relevant de la sémantique comme le type des verbes employés et les verbes représentatifs.

Type du verbe :

Les verbes d'action expriment une action (exemple : « Je cours. »). Les verbes de perception sont inclus dans cette catégorie. Les verbes modaux désignent des verbes exprimant des états cognitifs comme le désir, la connaissance ou le goût et qui ont un syntagme nominal comme complément (exemple : « J'aime pas les tee-shirts. »). Les auxiliaires modaux sont des auxiliaires exprimant des états cognitifs comme le désir, la connaissance, l'expression de l'incapacité et de la permission et qui ont comme complément un verbe (exemple : « Je veux dessiner Nénette. »). Les verbes de possession expriment le fait de posséder quelque chose (exemple : « J'ai un vélo. »). Les verbes d'état expriment l'être (exemple : « C'est Maïlis. »). Le verbe inventé correspond à un verbe qui n'existe pas dans la

langue française (exemple : « Je la reprivais. »). L'absence de verbe correspond aux énoncés sans verbe (exemple : « Non je école là. »). Le tableau 4 présente la répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction du type des verbes.

Tableau 4 : Répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet en fonction du type des verbes.

	Formes standard	Formes non-standard	Nombre total
Verbe d'action	64,7 %	35,3 %	306
Verbe modal	92,1 %	7,9 %	76
Auxiliaire modal	73,47 %	26,53 %	49
Verbe de possession	92,85 %	7,15 %	42
Verbe d'état	65,38 %	34,62 %	26
Verbe inventé	100 %	0 %	1
Absence de verbe	59,11 %	40,89 %	22

Le tableau 5 présente la répartition des énoncés standard et non-standard en position sujet en fonction du type des verbes.

Tableau 5 : Répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction du type des verbes.

	Je	Moi je	C'est moi qui	Tu	Elle	Prénom	C'est prénom qui	Tu + prénom	Absence de forme	Nombre total
Verbe d'action	59,48 %	4,57 %	0,65 %	32,35 %	0,98 %	0 %	0,33 %	0,33 %	1,31 %	306
Verbe modal	86,84 %	5,26 %	0 %	5,26 %	0 %	0 %	1,32 %	0 %	1,32 %	76
Auxiliaire modal	71,43 %	2,04 %	0 %	22,45 %	0 %	0 %	4,08 %	0 %	0 %	49
Verbe de possession	78,57 %	14,28 %	0 %	7,15 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	42
Verbe d'état	53,84 %	0 %	11,54 %	11,54 %	0 %	3,85 %	19,23 %	0 %	0 %	26
Verbe inventé	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	1
Absence de verbe	59,11 %	0 %	0 %	13,63 %	0 %	13,63 %	13,63 %	0 %	0 %	22

Concernant le type des verbes, comme le montrent les tableaux 4 et 5, chaque catégorie contient une majorité de formes de référence à soi standard. On observe que les verbes exprimant une modalité sont employés de manière quasi-systématique avec des formes de référence à soi standard (92,1 %). Le pourcentage de formes de référence à soi non-standard le plus élevé est obtenu dans le cas des verbes d'action (35,3 %). Le deuxième plus élevé est obtenu avec les verbes d'état (34,62 %). Le troisième plus élevé est obtenu avec les auxiliaires modaux (26,53 %).

Analyse des verbes représentatifs :

Concernant les verbes représentatifs, le verbe d'action « écrire » est le plus utilisé de tout le corpus. 44,95 % des énoncés avec ce verbe contiennent la forme « je » et 5,5 % la forme « moi je », ce qui donne un pourcentage d'énoncés avec une forme de référence à soi standard de 50,45 %. 48,63 % des énoncés contiennent la forme « tu » et 0,92 % n'ont pas de

forme ce qui donne un pourcentage d'énoncés avec une forme de référence à soi non-standard de 49,54 %.

Deux verbes d'action sont employés majoritairement avec des formes de référence à soi non-standard comme le verbe « voir » dont 33,33 % des énoncés contiennent la forme standard « je », 58,33 % la forme non-standard « tu » et 8,33 % l'absence de forme. L'énoncé avec le verbe « regarder » contient, quant à lui, la forme de référence à soi non-standard « elle ». Ces deux verbes appartiennent au vocabulaire de la perception.

Le verbe « vouloir » est utilisé 42 fois avec un syntagme nominal comme complément et 34 fois comme auxiliaire modal. Lorsque ce verbe a un syntagme nominal comme complément, le pourcentage d'énoncés avec une forme de référence à soi standard est de 95,23 %. Lorsqu'il est utilisé en tant qu'auxiliaire modal, la majorité des formes produites de référence à soi produites sont standard sauf pour les verbes « regarder », « toucher » et « voir », soit des verbes appartenant au vocabulaire de la perception.

Les auxiliaires modaux exprimant l'incapacité (exemple : « ne pas y arriver »), la nécessité (exemple : « falloir ») contiennent quasi-systématiquement une forme de référence à soi standard. Le verbe modal (« connaître ») et l'auxiliaire modal (« savoir ») exprimant la connaissance contiennent, quant à eux, systématiquement une forme de référence à soi standard. Les verbes exprimant les goûts (exemple : « aimer » et « préférer ») comptent un pourcentage d'énoncés avec une forme de référence à soi standard de 88,23 % et un pourcentage d'énoncés avec une forme de référence à soi non-standard de 11,77 %. Ces verbes sont employés pour exprimer le goût ou le dégoût des objets et des activités.

Les verbes exprimant les états internes comme la peur et la douleur sont systématiquement employés avec une forme de référence à soi standard.

Seize verbes sont utilisés quasi-exclusivement avec la forme de référence à soi non-standard « tu ». Il s'agit des verbes « aller écraser », « aller pleurer », « aller regarder », « casser », « démarrer », « donner », « être privée », « être punie », « faire attention », « falloir traverser », « frapper », « pouvoir », « pouvoir jouer », « pouvoir prendre », « se fatiguer » et « traverser ». On observe que la plupart de ces verbes appartiennent au vocabulaire de la bêtise ou de l'expression de la permission.

3. Résultats des facteurs relevant de la pragmatique

L'hypothèse est que la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs relevant de la pragmatique tels que l'identité de l'interlocuteur, le statut de l'énoncé et l'acte de langage.

Identité de l'interlocuteur :

La catégorie « Autres » correspond aux énoncés où Maïlis s'adresse soit à sa mère, soit à l'observateur. La catégorie « Maïlis » correspond aux monologues. Le tableau 6 présente la répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet en fonction de l'interlocuteur.

Tableau 6 : Répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet par rapport à l'identité de l'interlocuteur.

	Formes standard	Formes non-standard	Nombre total
Autres	86,06 %	13,94 %	280
Maïlis	54,96 %	45,04 %	242

Le tableau 7 présente la répartition des formes de référence à soi en position sujet par rapport à l'identité de l'interlocuteur.

Tableau 7 : Répartition des formes de référence à soi en position sujet par rapport à l'interlocuteur.

	Je	Moi je	C'est moi qui	Tu	Elle	Prénom	C'est prénom qui	Tu + prénom	Absence de forme	Nombre total
Autres	79,64 %	4,64 %	1,78 %	8,57 %	0,72 %	0 %	4,29 %	0 %	0,36 %	280
Maïlis	50 %	4,96 %	0 %	40,9 %	0,41 %	1,65 %	0 %	0,41 %	1,65 %	242

En ce qui concerne les énoncés adressés à la mère et à l'observateur, comme le montrent les tableaux 6 et 7, on observe que le pourcentage d'énoncés avec des formes de référence à soi standard est particulièrement élevé (86,06 %). En revanche, lorsque Maïlis produit un monologue, le pourcentage d'énoncés avec une forme de référence à soi non-standard est aussi particulièrement élevé (45,02 %). 80 % des énoncés comportant la forme de référence à soi non-standard « tu » sont adressés à l'enfant ainsi que la totalité des énoncés avec les formes « prénom » et « tu + prénom ». En revanche la totalité des énoncés contenant la forme « c'est prénom qui » sont adressés à la mère tout comme la forme « c'est moi qui ».

Statut de l'énoncé :

Huit statuts d'énoncés ont été relevés. Les énoncés spontanés ne répondent pas à la sollicitation de l'interlocuteur. Les énoncés semi-spontanés ne répondent pas à la sollicitation de l'interlocuteur mais reprennent le contexte de l'interaction. Les énoncés provoqués répondent à la sollicitation de l'interlocuteur. Les répétitions différées sont des reprises de ce que l'enfant a dit précédemment. Les répétitions immédiates sont des reprises de ce que l'enfant vient juste de dire. Les écholalies hypothétiques sont des énoncés avec les caractéristiques d'une écholalie mais dont l'énoncé initial n'est pas contenu dans le corpus. Les écholalies immédiates sont des reprises immédiates de ce que vient de dire l'adulte. Les écholalies différées sont des reprises différées de ce qu'a dit précédemment l'adulte. Le tableau 8 présente la répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet en fonction du statut de l'énoncé.

Tableau 8 : Répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet en fonction du statut de l'énoncé.

	Formes standard	Formes non-standard	Nombre total
Enoncés spontanés	67,81 %	32,19 %	233
Enoncés semi-spontanés	93,13 %	6,87 %	102
Enoncés provoqués	88,34 %	11,66 %	60

	Formes standard	Formes non-standard	Nombre total
Répétitions différées	78,46 %	21,54 %	65
Répétitions immédiates	68 %	32 %	25
Echolalies hypothétiques	0 %	100 %	30
Echolalies immédiates	0 %	100 %	6
Echolalie différée	0 %	100 %	1

Le tableau 9 présente la répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction du statut de l'énoncé.

Tableau 9 : Répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction du statut de l'énoncé.

	Je	Moi je	C'est moi qui	Tu	Elle	Prénom	C'est prénom qui	Tu + prénom	Absence de forme	Nombre total
Enoncés spontanés	61,37 %	6,44 %	0 %	29,61 %	0,86 %	1,29 %	0 %	0 %	0,43 %	233
Enoncés semi-spontanés	85,29 %	5,88 %	1,96 %	3,93 %	0 %	0 %	1,96 %	0 %	0,98 %	102
Enoncés provoqués	81,67 %	1,67 %	5 %	0 %	0 %	0 %	11,66 %	0 %	0 %	60
Répétitions différées	75,38 %	3,08 %	0 %	18,46 %	0 %	0 %	0 %	0 %	3,08 %	65
Répétitions immédiates	64 %	4 %	0 %	28 %	0 %	0 %	0 %	0 %	4 %	25
Echolalies hypothétiques	0 %	0 %	0 %	83,34 %	3,33 %	0 %	10 %	3,33 %	0 %	30
Echolalies immédiates	0 %	0 %	0 %	83,33 %	0 %	16,67 %	0 %	0 %	0 %	6
Echolalie différée	0 %	0 %	0 %	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	1

En ce qui concerne le statut des énoncés, comme le montrent les tableaux 8 et 9, les énoncés provoqués et semi-spontanés sont produits quasi-exclusivement avec des formes de référence à soi standard (entre 85 et 95 %). On observe un nombre élevé de formes de référence à soi non-standard dans le cadre d'énoncés spontanés (32,19 %). Les écholalies sont, quant à elles, systématiquement produites avec des formes de référence à soi non-standard. La majorité des répétitions différées (78,46 %) sont produites avec des formes de référence à soi standard. Il y a davantage de formes de référence à soi non-standard (32 %) dans les énoncés avec une répétition immédiate même si la majorité reste en faveur des formes standard (68 %). On observe que les formes de référence à soi non-standard « prénom » et « tu + prénom » sont quasi-systématiquement produites en situation d'écholalies.

Actes de langage :

Sept actes de langage ont été dénombrés. Les énoncés descriptifs sont les énoncés décrivant une action, un état ou un avoir. La description de bêtise correspond aux énoncés tels que : « Tu l'as frappée. ». L'expression d'une modalité correspond aux énoncés présentant un fait comme possible, souhaitable, permis, obligatoire, vraisemblable tels que : « Je veux

pas. ». L'ordre correspond aux énoncés tels que « Tu vas pas pleurer. ». Le partage correspond aux énoncés tels que « T'as vu t'as écrit chat blanche. ». Le questionnement correspond aux énoncés tels que « Ça va Maïlis ? ». L'absence d'actes correspond aux énoncés dont le contenu n'a pas de sens identifiable tels que « Oh tu xxx hein. ». Le tableau 10 correspond à la répartition des formes standard et non-standard en position sujet par rapport à l'acte de langage.

Tableau 10 : Répartition des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet par rapport à l'acte de langage.

	Formes standard	Formes non-standard	Nombre total
Enoncés descriptifs	74,08 %	25,92 %	328
Description de bêtise	43,75 %	56,25 %	16
Expression de la modalité	88,61 %	11,39 %	123
Ordre	0 %	100 %	11
Partage	14,29 %	85,71 %	7
Questionnement	5,26 %	94,74 %	19
Pas d'acte	72,22 %	27,78 %	18

Le tableau 11 correspond à la répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction des actes de langage.

Tableau 11 : Répartition des formes de référence à soi en position sujet en fonction des actes de langage.

	Je	Moi je	C'est moi qui	Tu	Elle	Prénom	C'est prénom qui	Tu + prénom	Absence de forme	Nombre total
Enoncés descriptifs	66,77 %	5,79 %	1,52 %	21,65 %	0,61 %	0 %	2,44 %	0 %	1,22 %	328
Description de bêtise	43,75 %	0 %	0 %	50 %	6,25 %	0 %	0 %	0 %	0 %	16
Expression de la modalité	84,55 %	4,06 %	0 %	8,14 %	0 %	0 %	2,44 %	0 %	0,81 %	123
Ordre	0 %	0 %	0 %	90,9 %	0 %	9,09 %	0 %	0 %	0 %	11
Partage	0 %	14,29 %	0 %	85,71 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	7
Questionnement	5,26 %	0 %	0	73,69 %	0 %	10,53 %	5,26 %	5,26 %	0 %	19
Pas d'acte	72,22 %	0 %	0 %	22,22 %	0 %	5,56 %	0 %	0 %	0 %	18

On observe une majorité de formes de référence à soi non-standard pour les descriptions de bêtises (56,25 %) comme le montrent les tableaux 10 et 11. Le questionnement, l'ordre et le partage sont majoritairement produits avec la forme de référence à soi non-standard « tu ». On remarque également un nombre d'énoncés avec une forme de référence à soi standard particulièrement élevé pour l'expression de la modalité.

Entretien avec l'orthophoniste de Maïlis et données sur la rééducation :

L'orthophoniste de Maïlis a indiqué reprendre systématiquement Maïlis lorsque celle-ci se désigne avec une forme de référence à soi non-standard. En effet, elle a observé que Maïlis enrichissait son langage en encodant les énoncés entendus et en les reproduisant tels

quels. Par conséquent, la technique de l'apprentissage sans erreur est utilisée pour que l'énoncé avec une forme de référence à soi standard soit encodé du premier coup. En outre, l'orthophoniste indique que Maïlis a des difficultés à utiliser la temporalité, notamment en ce qui concerne les événements du passé. Le futur proche a été appris et travaillé en séance. Il a été demandé à la mère de reprendre Maïlis en donnant la bonne forme de référence à soi lorsque celle-ci exprime des états internes comme la douleur ou la peur. La demande affirmative introduite par « je veux. » a été travaillée. D'autres formulations adaptées à la demande telles que « je voudrais » ont été inculquées mais Maïlis les utilise peu. L'expression de la permission et les verbes relatifs à la perception n'ont pas été travaillés de façon spécifique en séance tout comme les verbes exprimant les goûts, l'incapacité, la nécessité et la connaissance.

Discussion

L'objectif de cette étude est de déterminer si l'usage des formes standard et non-standard de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliqué par des facteurs relevant de la morphosyntaxe, de la sémantique et de la pragmatique chez Maïlis, enfant autiste de neuf ans. Un film a été réalisé pour recueillir le corpus. Il a ensuite été analysé. Les points d'attention de l'étude étaient la longueur moyenne des énoncés, le temps des verbes, le type des verbes, les verbes représentatifs, l'interlocuteur, le statut des énoncés et l'acte de langage produit.

Répartition des formes :

On observe que Maïlis utilise en majorité des formes standard pour référer à elle-même. Si la forme standard la plus fréquente de référence à soi est le « je », l'usage des autres formes standard telles que « moi je » et « c'est moi qui » est occasionnel. On peut supposer que le pronom « je » est en train de se généraliser et que les deux autres formes standard sont employées dans des contextes spécifiques. Comme attendu, la forme de référence à soi non-standard la plus utilisée est l'inversion pronominale « tu » pour « je » qui est la deuxième forme la plus utilisée dans tout le corpus. Une autre inversion pronominale, « elle » pour « je », est produite à quelques reprises. Trois formes incluant le prénom sont produites et la plus fréquente est « c'est prénom qui ». Ces formes sont peu utilisées en comparaison avec les autres. Cela semble confirmer le fait que le prénom n'est pas un usage de référence à soi non-standard typique de l'autisme contrairement aux inversions pronominales (Kanner, 1946 ; Bartak et al, 1974). Il arrive également de manière anecdotique que Maïlis réfère à elle-même sans utiliser de forme.

1. Première hypothèse : la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs morphosyntaxiques

La longueur moyenne des énoncés et le temps des verbes ont été analysés.

On ne peut pas conclure à un lien quant à la longueur moyenne des énoncés. En effet, d'après l'étude de Silberg (1978) citée plus haut, une faible longueur moyenne des énoncés (un à deux mots) est liée avec l'usage du prénom pour se désigner. La longueur moyenne des énoncés de Maïlis est supérieure à trois et elle utilise peu le prénom pour se désigner en comparaison aux formes standard et aux inversions pronominales.

En ce qui concerne le présent et le passé composé, qui sont les deux temps les plus utilisés, la répartition des formes de référence à soi en position sujet est trop proche de la répartition des formes standard et non-standard dans tout le corpus pour qu'on puisse déduire un lien. Néanmoins, on peut supposer que le futur proche influence l'usage des formes de référence à soi et provoque l'emploi d'une forme standard. Cela était attendu car ce temps a été appris et travaillé en séance d'orthophonie avec correction systématique de la thérapeute lorsque la patiente utilisait une forme de référence à soi non-standard pour se désigner. En outre, le temps du futur proche n'est pas connu comme posant problème aux enfants autistes contrairement aux temps du passé (Roberts et al, 2004). En ce qui concerne l'imparfait, il est également difficile de statuer car la répartition des formes de référence à soi semble trop proche de la répartition des formes observée dans le corpus. Pour ce qui est des énoncés à l'infinitif, au subjonctif présent, au conditionnel présent, au plus-que-parfait et au futur simple, le nombre d'énoncés est trop peu élevé pour conclure. On peut donc supposer que le temps du verbe employé par Maïlis n'est partiellement pas un facteur influençant l'usage des formes de référence à soi. Ce n'était pas attendu car Maïlis a des difficultés à utiliser la temporalité. Il serait intéressant d'obtenir davantage d'énoncés avec les temps peu employés pour mettre un système en évidence.

En conclusion, les résultats sont insuffisants pour valider la première hypothèse.

2. Deuxième hypothèse : la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs sémantiques

Le type des verbes a été relevé et une analyse de quelques verbes représentatifs a été effectuée.

Tout d'abord, on peut supposer que les verbes exprimant la possession entraînent l'usage d'une forme de référence à soi standard. Cela était attendu car la notion de possession est rapidement exprimée par les enfants autistes (Silberg, 1978).

Contrairement à ce qui était attendu, les formes de référence à soi standard sont également majoritaires lorsque les énoncés contiennent un auxiliaire modal. En effet, certains auteurs comme Tager-Flusberg (1994) avaient relevé un retard d'acquisition dans la maîtrise des auxiliaires modaux. Néanmoins, les formes standard ne sont pas systématiques et l'analyse ci-dessous montre que certains auxiliaires modaux ne sont pas maîtrisés. En effet, on remarque que l'auxiliaire modal « pouvoir » exprimant la permission est employé majoritairement avec la forme « tu ». On peut donc supposer que cet auxiliaire modal n'est pas maîtrisé et entraîne l'usage d'une forme de référence à soi non-standard. L'orthophoniste indique ne pas avoir travaillé l'emploi de cet auxiliaire modal en séance. Par conséquent, il est possible que Maïlis ait encodé des énoncés contenant l'auxiliaire modal « pouvoir » avec une forme de référence à soi non-standard. Les auxiliaires modaux « ne pas y arriver » et « falloir » semblent entraîner l'emploi d'une forme de référence à soi standard même si cela

est à nuancer. En effet, le nombre d'énoncés avec ces auxiliaires modaux est réduit. On peut émettre les mêmes remarques concernant le verbe modal (« connaître ») et l'auxiliaire modal (« savoir ») exprimant la connaissance. En effet, ils semblent entraîner l'usage d'une forme de référence à soi standard mais apparaissent peu dans le corpus. On peut supposer que Maïlis a encodé des énoncés contenant l'expression de l'incapacité (exemple : « ne pas y arriver »), de la nécessité (exemple : « falloir ») et de la connaissance (exemple : « savoir » et « connaître ») avec une forme de référence à soi standard.

En ce qui concerne l'usage du verbe « vouloir », on observe une dichotomie. Comme attendu, lorsque celui-ci est employé avec un syntagme nominal comme complément, soit en tant que verbe modal, les énoncés ont quasi-systématiquement une forme standard car les verbes exprimant le désir ne posent pas de problèmes aux enfants autistes (Phillips et al, 1998). Lorsque le verbe « vouloir » est employé comme auxiliaire modal, on observe que l'emploi d'une forme de référence à soi standard prédomine sauf lorsque le verbe complément relève du vocabulaire de la perception. On retrouve des résultats similaires lorsque les verbes exprimant la perception sont utilisés sans auxiliaire (exemple : « T'as vu. »). Cela n'était pas attendu car les enfants autistes n'ont en général pas de problèmes avec ce type de verbe (Tager-Flusberg, 1994). Cela peut être partiellement expliqué par le fait que ces verbes n'ont pas fait l'objet d'un travail spécifique en rééducation orthophonique. On peut supposer que Maïlis a encodé des énoncés contenant les verbes de perception avec une forme de référence à soi non-standard.

On peut également supposer que les verbes exprimant les goûts (« aimer » et « préférer ») entraînent l'usage d'une forme de référence à soi standard. On observe des résultats similaires dans les études de corpus de Dascalu (2014). Ce n'était pas attendu car les verbes ayant trait aux sentiments sont spécifiquement altérés chez les personnes autistes (Baron-Cohen et al, 1994). En outre, ces verbes n'ont pas été travaillés de manière spécifique lors de la rééducation orthophonique. On peut cependant émettre l'hypothèse que Maïlis a intégré que l'usage de ces verbes lui permettait d'obtenir ce qui lui plaisait ou de rejeter ce qui ne lui plaisait pas. Par conséquent, elle a peut-être acquis une meilleure maîtrise de ces verbes et davantage intégré l'usage de la forme de référence à soi standard.

On constate que la répartition des formes dans les énoncés avec le verbe d'action « écrire », qui est le plus utilisé de tout le corpus, est atypique. Néanmoins, on peut difficilement savoir si cette répartition est due à la non-maîtrise de ce verbe ou aux autres paramètres analysés dans le corpus. En effet, cela peut-être partiellement expliqué par le fait que Maïlis a beaucoup verbalisé les actions qu'elle a faites au cours de ses monologues. Davantage d'investigation serait nécessaire pour déterminer si le verbe « écrire » a une influence sur l'usage des formes de référence à soi. On observe aussi que les verbes d'action liés au vocabulaire ou au contexte de la bêtise semblent entraîner l'usage de la forme de référence à soi non-standard « tu » ce qui rejoint les observations faites dans les études de corpus de Morgenstern (2006) et de Dascalu (2014).

En ce qui concerne les verbes d'état, l'analyse montre que les verbes exprimant les états internes comme la douleur et la peur sont systématiquement utilisés avec une forme de référence à soi standard. Cela contredit les résultats de l'analyse de corpus de Dascalu (2014). Ce résultat peut être expliqué par l'impact de la rééducation orthophonique et de l'accompagnement parental. En effet, l'orthophoniste a demandé à la mère de reprendre Maïlis chaque fois que celle-ci produisait ce type d'énoncés avec une forme de référence à soi non-standard. Dans la catégorie des verbes d'état, on observe également que les formes de

référence à soi « c'est prénom qui » et « c'est moi qui » sont produites quasi-systématiquement en réponse à des questions introduites par « C'est qui ? ». On peut donc supposer que ces formes sont employées pour se désigner comme auteur d'une action ou d'un état.

Il semble donc que la deuxième hypothèse soit en partie validée. Les verbes exprimant la bêtise, la permission et la perception semblent entraîner l'usage d'une forme de référence à soi non-standard contrairement aux verbes exprimant la possession, le goût, les états internes et la volonté.

3. Troisième hypothèse : la façon de faire usage des formes de référence à soi en position sujet peut être partiellement expliquée par des facteurs pragmatiques

L'identité de l'interlocuteur, le statut de l'énoncé et l'acte de langage ont été analysés.

Au cours du film, Maïlis a régulièrement produit des monologues alors qu'elle n'était pas seule. Cela rejoint les observations de Kanner (1943) qui décrivait des patients ayant une difficulté à utiliser le langage pour communiquer avec les autres. Comme cela était attendu, en situation de monologue, Maïlis utilise un nombre élevé de formes de référence à soi non-standard. En effet, elle reproduit une conversation et, par conséquent, simule les tours de rôle. Caët (2013) avait également observé des inversions pronominales dans le cadre de monologues chez une enfant neurotypique. Comme attendu également, on observe que les énoncés adressés à la mère et à l'observateur sont produits avec un pourcentage de formes de référence à soi standard élevé. Il semble que Maïlis cherche à se démarquer de son interlocuteur lorsqu'elle s'adresse à lui. L'identité de l'interlocuteur semble donc être un facteur influençant l'emploi des formes de référence à soi en position sujet.

En ce qui concerne le statut des énoncés, on peut supposer que les énoncés provoqués et semi-spontanés entraînent l'usage d'une forme de référence à soi standard. Cela rejoint les résultats issus des corpus de Dascalu (2014). Ces énoncés sont produits en réponse à une sollicitation de l'adulte et semblent inciter Maïlis à se démarquer en utilisant le pronom « je ». En ce qui concerne les énoncés spontanés, il est plus difficile de conclure. On peut supposer que l'emploi élevé des formes de référence à soi non-standard est partiellement dû à la fréquence des monologues. Néanmoins, comme l'avait observé Dascalu (2014) dans ses corpus, l'usage des formes de référence à soi standard reste majoritaire dans le cadre des énoncés spontanés. Comme attendu, les écholalies sont systématiquement produites avec des formes de référence à soi non-standard. Le pronom personnel « tu » et les formes « prénom » et « tu + prénom » sont alors employés. En effet, Maïlis reprend du langage qui lui était adressé sans modifier le point de vue. Dascalu (2014) suggérait que l'enfant autiste pouvait utiliser son prénom pour se désigner car c'est avec cette forme qu'on s'adresse à lui. Les résultats vont dans le sens de cette hypothèse. Il est plus difficile de statuer en ce qui concerne les répétitions car la répartition des formes se rapproche davantage de celle qu'on observe dans l'ensemble du corpus. En outre, la répartition des formes de ces énoncés dépend de la forme de l'énoncé initial d'où ils sont tirés. Il semble néanmoins que le statut des énoncés soit un facteur influençant l'usage des formes de référence à soi en position sujet.

On observe que Maïlis produit quelques actes de langage inadaptes dans le cadre de la référence à soi comme le questionnement, l'ordre et le partage. En effet, ces actes de langage sont généralement produits dans le cadre d'une interaction avec un tiers. La forme « tu » est

conventionnellement employée pour désigner l'interlocuteur. Comme on peut le supposer, dans le corpus de Maïlis, ces actes semblent entraîner l'usage de la forme de référence à soi non-standard « tu ». Dans la catégorie du questionnement, on remarque des questions issues d'un monologue, des demandes d'activités et d'informations ainsi qu'un récit de bêtise. On observe également la production de demandes en modalité interrogative adressées à la mère avec du langage repris comme « Tu veux regarder tes photos ? ». En effet, Maïlis pose la question que sa mère lui aurait posée pour lui demander si elle voulait regarder l'album photo. Dans la catégorie de l'ordre, il semble que Maïlis rappelle des règles qu'on lui a inculquées ou des consignes qu'on lui a adressées comme « Tu donnes pas de croquettes à Mickey ! ». On peut supposer, là encore, qu'elle produit ces actes de langage en les répétant tels qu'elle les a entendus. La même hypothèse peut être formulée en ce qui concerne le partage. En effet, il semble que Maïlis reprenne des énoncés prononcés par un tiers pour attirer son attention sur une situation à observer. Morgenstern (2006) relevait également des inversions pronominales dans le cadre de langage entendu et repris chez les enfants neurotypiques. On a également la confirmation, comme attendu, que les descriptions de bêtises semblent entraîner l'usage de formes de référence à soi non-standard contrairement aux autres énoncés descriptifs. Comme cela a été vu plus haut, l'expression de la modalité semble entraîner l'usage d'une forme de référence à soi standard, excepté en ce qui concerne l'expression de la permission. On peut donc supposer que l'acte de langage est un facteur influençant l'usage des formes de référence à soi en position sujet.

Il semble donc que la troisième hypothèse soit partiellement validée et que l'identité de l'interlocuteur, le statut de l'énoncé et l'acte de langage soient des facteurs influençant l'usage des formes de référence à soi en position sujet.

4. Synthèse sur les formes

On constate dans le corpus que la forme « je » est majoritaire ce qui laisse penser qu'elle est en train de se généraliser. Maïlis l'utilise pour répondre à la sollicitation de son interlocuteur, lui communiquer ce qu'elle veut ou ne veut pas et ce qu'elle aime. Elle utilise également la forme « je » pour exprimer l'incapacité, la nécessité, la possession et la connaissance.

La forme « tu » semble être utilisée dans le cadre d'un monologue, pour exprimer une demande en modalité interrogative, rappeler une règle ou un ordre, raconter une bêtise, exprimer la permission, raconter une action en utilisant un verbe de perception et produire une écholalie

On constate une disparité entre les trois formes avec le prénom. Les formes « tu + prénom » et « prénom » sont employées davantage pour s'interpeller, produire un monologue ou une écholalie. En revanche, la forme « c'est prénom qui », tout comme la forme « c'est moi qui » semble davantage produite pour se désigner comme auteur d'un état ou d'une action.

En ce qui concerne les énoncés sans forme et ceux contenant la forme « moi je », il est difficile de conclure car ils sont peu nombreux et partagent peu de points communs. On peut supposer que la forme « moi je » est employée dans le but de se démarquer de son interlocuteur.

5. Pistes de rééducation orthophonique

Le corpus de Maïlis permet d'émettre l'hypothèse que la forme de référence à soi

standard « je » est en train de se généraliser. Le travail orthophonique pourrait donc se baser sur la poursuite de cette généralisation. La technique de l'apprentissage sans erreur utilisée par l'orthophoniste semble nécessaire pour que Maïlis encode les énoncés avec une forme de référence à soi standard du premier coup.

Des photos et des vidéos de Maïlis en train de réaliser des actions pourraient être utilisées pour favoriser la dénomination et la pousser à employer le pronom personnel « je ». Il serait intéressant de travailler les verbes de perception par ce biais. L'auxiliaire modal « pouvoir » pourrait également être travaillé dans différents contextes pour généraliser son usage notamment lors de la demande. Les énoncés où Maïlis raconte une bêtise en se désignant avec une forme de référence à soi non-standard pourraient être systématiquement corrigés avec demande de répétition de l'énoncé correct.

Essayer de réduire les moments où Maïlis produit des monologues en public pourrait être intéressant. Le travail du tour de rôle pourrait accompagner la rééducation. Travailler la demande interrogative spontanée semble également être un axe thérapeutique intéressant. L'orthophoniste a indiqué avoir déjà tenté d'inculquer à Maïlis d'autres formulations pour la demande que celle introduite par « je veux. ». Elle a par exemple essayé de lui inculquer la formulation « Je voudrais. ». Poursuivre dans cette voie semble indiqué. L'objectif final serait de parvenir à la production d'une demande interrogative introduite par « Est-ce que je peux ? ». En ce qui concerne les actes de langage qu'elle produit en utilisant une forme de référence à soi non-standard, la reprendre en associant un personnage à « tu » et un autre à « je » pourrait être intéressant. L'utilisation d'une étiquette « je » et d'une étiquette « tu » pourrait également être tentée. En ce qui concerne le rappel de règles et de consignes (exemple : « Tu démarres pas le camion. »), il pourrait être intéressant de reprendre ces énoncés avec le verbe « falloir » (exemple : « Il ne faut pas démarrer le camion. ») ou avec le pronom « on » (exemple : « On ne démarre pas le camion. »). Par ailleurs, on remarque dans le corpus que Maïlis utilise le verbe « falloir » et le pronom « on » dans certains énoncés où elle exprime l'interdiction et reprend une règle qu'on lui a inculquée de manière standard (exemple : « On ne touche pas le maître (nageur). »). L'objectif serait donc de généraliser ces énoncés à toutes les règles et à toutes les consignes.

6. Limites de l'étude et ouvertures

Concernant les limites de l'étude, des axes d'analyse supplémentaires auraient sans doute été pertinents. En effet, il a été observé que les formes « c'est moi qui » ou « c'est prénom qui » étaient produites en réponse à des questions de la mère introduites par « C'est qui ? ». Par conséquent, l'influence du langage adressé sur l'usage des formes de référence à soi en position sujet serait intéressante à étudier.

Par ailleurs, le contenu manquait sans doute de représentativité. En effet, selon les dires de la mère, Maïlis utilisait particulièrement bien le « je » au cours du film. D'autres vidéos plus courtes prises par la mère dans un cadre familial montraient une proportion de formes de référence à soi non-standard en position sujet de 80 %. La forme « elle » était utilisée en majorité alors que dans le film présent, elle n'apparaît que trois fois. Le verbe « vouloir » était systématiquement employé avec une forme de référence à soi non-standard alors que ce n'est pratiquement pas le cas dans ce corpus.

Comme il a été vu plus haut, l'analyse morphosyntaxique est à approfondir. Il pourrait être intéressant d'obtenir davantage d'énoncés avec les temps peu employés, notamment ceux

qui expriment le passé.

L'analyse des verbes n'était pas exhaustive car de nombreuses catégories n'apparaissent pas comme, par exemple, celle de la croyance. Il serait intéressant d'analyser l'usage des formes de référence à soi dans une situation plus dirigée et avec des catégories de verbes qui n'ont pas été employées dans le corpus présent.

En outre, il pourrait être intéressant d'approfondir les observations à propos des verbes de perception car ceux-ci ne sont pas connus comme posant problème aux enfants autistes (Tager-Flusberg, 1994).

Le corpus ne contient pas non plus de récit alors que c'est un acte de langage qui peut entraîner l'usage de formes de référence à soi non-standard comme dans les corpus de Morgenstern (2006) et de Dascalu (2014).

L'intention communicative n'a pas toujours été facile à analyser malgré l'observation du langage non-verbal. En effet, il a été difficile de déterminer les écholalies, notamment celles dont l'énoncé initial n'était pas présent dans le film. Le croisement de plusieurs vidéos filmées dans des contextes différents aurait apporté plus d'informations quant au fonctionnement langagier de Maïlis.

Conclusion

L'objectif de ce mémoire était de déterminer si la façon de faire usage des formes de référence à soi standard et non-standard en position sujet chez un enfant autiste pouvait être partiellement expliquée par des facteurs relevant de la morphosyntaxe, de la sémantique et de la pragmatique. Une analyse de corpus a été effectuée. La participante recrutée s'appelle Maïlis, est âgée de neuf ans et utilise des formes de référence à soi non-standard pour se désigner. Un film d'une heure et quinze minutes a été réalisé en milieu familial et transcrit sur le logiciel CLAN. L'analyse a ensuite été faite via un tableur Excel. Les axes d'analyse étaient la longueur moyenne des énoncés, le temps des verbes, le type des verbes, l'identité de l'interlocuteur, le statut des énoncés et l'acte de langage.

La première hypothèse qui stipulait que des facteurs relevant de la morphosyntaxe (longueur moyenne des énoncés et temps des verbes) influençaient partiellement l'usage des formes de référence à soi en position sujet n'a pas pu être validée. En revanche, l'analyse des facteurs relevant de la sémantique a montré une influence du type des verbes sur l'emploi des formes de référence à soi ce qui valide partiellement la deuxième hypothèse. Les verbes exprimant la bêtise, la permission et la perception semblent entraîner l'usage d'une forme de référence à soi non-standard contrairement aux verbes exprimant la possession, le goût, l'incapacité et la volonté. L'analyse des facteurs relevant de la pragmatique a montré une influence de l'interlocuteur, du statut des énoncés et de l'acte de langage sur l'emploi des formes de référence à soi. La production de monologues favorise l'emploi d'une forme de référence à soi non-standard contrairement aux interactions avec autrui. Les écholalies entraînent nécessairement l'emploi d'une forme de référence à soi non-standard contrairement aux énoncés semi-spontanés et provoqués. Les actes de langage du partage, du questionnement et de l'ordre semblent entraîner l'usage d'une forme de référence à soi non-standard contrairement à l'expression de la modalité. La troisième hypothèse est donc partiellement validée. On observe la généralisation en cours du pronom personnel « je » qui est la forme de référence à soi employée en majorité dans le corpus. Cette généralisation

pourrait être poursuivie en rééducation orthophonique par le l'intermédiaire de l'apprentissage sans erreur. Les contextes précis dans lesquels les formes de référence à soi non-standard apparaissent (exemples : demandes à modalité interrogative, expression de la permission, monologues) pourraient être travaillés.

L'intérêt de cette étude est d'avoir recueilli et analysé le corpus d'une enfant autiste qui produit des formes de référence à soi non-standard en position sujet. Jusqu'à maintenant, l'hypothèse d'une influence de facteurs langagiers relevant de la morphosyntaxe, de la sémantique et de la pragmatique avait été peu explorée. Les analyses ont permis de constater une influence partielle de facteurs relevant de la sémantique et de la pragmatique. L'hypothèse morphosyntaxique n'a pas pu être validée mais n'est pas à exclure. Il convient toutefois de prendre ces résultats avec précaution. Il serait intéressant de poursuivre cette étude en approfondissant l'analyse morphosyntaxique et en observant l'impact du langage adressé sur l'usage des formes de référence à soi. Il serait également intéressant de développer les pistes de rééducation orthophonique.

Bibliographie

- Baron-Cohen, S. (1988). Social and pragmatic deficits in autism: Cognitive or affective? *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 18(3), 379–402. <https://doi.org/10.1007/BF02212194>
- Baron-Cohen, S. (1989). Joint-attention deficits in autism: Towards a cognitive analysis. *Development and Psychopathology*, 1(3), 185. <https://doi.org/10.1017/S0954579400000377>
- Baron-Cohen, S., Tager-Flusberg, H., & Lombardo, M. (1994). *Understanding other minds : perspectives from developmental social neuroscience*.
- Bartak, L., & Rutter, M. (1974). The use of personal pronouns by autistic children. *Journal of Autism and Childhood Schizophrenia*, 4(3), 217–222. <https://doi.org/10.1007/BF02115227>
- Bol, G. W., & Kasparian, K. (2009). The production of pronouns in Dutch children with developmental language disorders: A comparison between children with SLI, hearing impairment, and Down's syndrome. *Clinical Linguistics & Phonetics*, 23(9), 631–646. <https://doi.org/10.1080/02699200902995677>
- Brigaudiot, M., Morgenstern, A., & Nicolas, C. (1994). Me found it, I find it; à la recherche de je entre deux et trois ans. *Faits de Langues*, 123–131. Retrieved from <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00118234/>
- Caët, S. (2013). *Référence à soi et à l'interlocuteur chez les enfants francophones et anglophones*. Sorbonne Nouvelle. Retrieved from <http://www.sudoc.abes.fr/xslt//DB=2.1/SET=2/TTL=11/SHW?FRST=13>
- Carpenter, M., Tomasello, M., & Striano, T. (2005). Role Reversal Imitation and Language in Typically Developing Infants and Children With Autism. *Infancy*, 8(3), 253–278. https://doi.org/10.1207/s15327078in0803_4
- Chin, H. Y., & Bernard-Opitz, V. (2000). Teaching Conversational Skills to Children with Autism: Effect on the Development of a Theory of Mind. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 30(6), 569–583. <https://doi.org/10.1023/A:1005639427185>
- Dale, P. S., & Crain-Thoreson, C. (1993). Pronoun reversals: who, when, and why? *Journal of Child Language*, 20(3), 573–589. <https://doi.org/10.1017/S0305000900008485>
- Dascalu, C. M. (2014). La référence à soi chez les enfants atteints d'autisme. Perspectives sémantiques, pragmatiques et cognitives. <Http://www.theses.fr>. Retrieved from <http://www.theses.fr/2014PA030167>
- Hill, E. L. (2004). Executive dysfunction in autism. *Trends in Cognitive Sciences*, 8(1), 26–32. <https://doi.org/10.1016/J.TICS.2003.11.003>
- Jordan, R. R. (1989). An experimental comparison of the understanding and use of speaker-addressee personal pronouns in autistic children. *International Journal of Language & Communication Disorders*, 24(2), 169–179. <https://doi.org/10.3109/13682828909011954>
- Kanner, L. (1943). Autistic disturbances of affective contact. | Research Autism Publications. *Nervous Child*, 217–250. Retrieved from <http://researchautism.net/autism->

- Kanner, L. (1946). Irrelevant and metaphorical language in early infantile autism. *American Journal of Psychiatry*, 103(2), 242–246. <https://doi.org/10.1176/ajp.103.2.242>
- Landry, S. H., & Loveland, K. A. (1989). The effect of social context on the functional communication skills of autistic children. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 19(2), 283–299. <https://doi.org/10.1007/BF02211847>
- Lee, A., Hobson, R. P., & Chiat, S. (1994). I, you, me, and autism: An experimental study. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 24(2), 155–176. <https://doi.org/10.1007/BF02172094>
- Lombardo, M. V., & Baron-Cohen, S. (2010). Unraveling the paradox of the autistic self. <https://doi.org/10.1002/wcs.45>
- Loveland, K. A. (1984). Learning about points of view: spatial perspective and the acquisition of “I/you.” *Journal of Child Language*, 11(3), 535–556. <https://doi.org/10.1017/S0305000900005948>
- Loveland, K. A., & Landry, S. H. (1986). Joint attention and language in autism and developmental language delay. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 16(3), 335–349. <https://doi.org/10.1007/BF01531663>
- Morgenstern, A. (2006). Quand l’enfant se désigne comme sujet. *L’Information Grammaticale*, 110(1), 31–37. <https://doi.org/10.3406/igram.2006.3833>
- Morgenstern, A. (2006). *Un JE en construction : genèse de l’auto-désignation chez le jeune enfant*. Ophrys. Retrieved from https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=fsj90_RYd50C&oi=fnd&pg=PA9&dq=morgenstern+aliyah+2006&ots=8NkmzqT0__&sig=rwQtar_LtPf7VCB2NUTrBvU7pcE#v=onepage&q=morgenstern+aliyah+2006&f=false
- Morgenstern, A. (2012). The self as Other: Selfwords and pronominal reversals in language acquisition, 57–72. Retrieved from <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00773196/>
- Morgenstern, A. (2016). Pratiques langagières et comportements du patient en milieu familial : apport des méthodes ethnographiques multimodales pour la recherche en médecine. *Ethics, Medicine and Public Health*, 2(4), 641–649. <https://doi.org/10.1016/J.JEMEP.2016.09.006>
- Morgenstern, A., & Brigaudiot, M. (2003). Tu pour je et tu pour tu Etude longitudinale de l’emploi de la deuxième personne chez un enfant francophone. Retrieved from https://www.researchgate.net/profile/Aliyah_Morgenstern/publication/237501493_Tu_pour_je_et_tu_pour_tu_Etude_longitudinale_de_l_emploi_de_la_deuxieme_personne_chez_un_enfant_francophone/links/02e7e539f50b788cc9000000/Tu-pour-je-et-tu-pour-tu-Etude-longitudinale-de-lemploi-de-la-deuxieme-personne-chez-un-enfant-francophone.pdf
- Morgenstern, A., & Brigaudiot, M. (2004). L’altérité dans l’identité: quand l’enfant parle de lui à la deuxième personne, 183–193. Retrieved from <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00117315/>
- Nelson, K., & Bruner, J. S. (Jerome S. (2006). *Narratives from the crib*. Harvard University Press.

- Oshima-Takane, Y., & Benaroya, S. (1989). An alternative view of pronominal errors in autistic children. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, *19*(1), 73–85. <https://doi.org/10.1007/BF02212719>
- Oshima-Takane, Y., Goodz, E., & Derevensky, J. L. (1996). Birth Order Effects on Early Language Development: Do Secondborn Children Learn from Overheard Speech? *Child Development*, *67*(2), 621–634. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8624.1996.tb01755.x>
- Pascalis, O., de Haan, M., & Nelson, C. A. (2002). Is face processing species-specific during the first year of life? *Science (New York, N.Y.)*, *296*(5571), 1321–3. <https://doi.org/10.1126/science.1070223>
- Phillips, W., Baron-Cohen, S., & Rutter, M. (1998). Understanding intention in normal development and in autism. *British Journal of Developmental Psychology*, *16*(3), 337–348.
- Prizant, B. M. (1983). Language Acquisition and Communicative Behavior in Autism. *Journal of Speech and Hearing Disorders*, *48*(3), 296. <https://doi.org/10.1044/jshd.4803.296>
- Roberts J, Rice M, Tager-Flusberg H. (2004). Tense marking in children with autism. *Applied Psycholinguistics*, *25* (3), 429–448.
- Rogers, S. J., Hepburn, S. L., Stackhouse, T., & Wehner, E. (2003). Imitation performance in toddlers with autism and those with other developmental disorders. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, *44*(5), 763–781. <https://doi.org/10.1111/1469-7610.00162>
- Sabeau-Jouannet, E. (1975). Les premières acquisitions syntaxiques chez des enfants français unilingues. *La Linguistique*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.2307/30248279>
- Santacreu, P; Lasselín, C; Chambres, P; Guérin, P; Tardif, C. (2012). Analyse des premières inquiétudes manifestées par les parents d'enfants présentant un trouble du spectre de l'autisme. *Le Bulletin Scientifique de L'arapi*, 44–47.
- Silberg, J. L. (1978). The development of pronoun usage in the psychotic child. *Journal of Autism and Childhood Schizophrenia*, *8*(4), 413–425. <https://doi.org/10.1007/BF01538047>
- Stone, W. L., Ousley, O. Y., Yoder, P. J., Hogan, K. L., & Hepburn, S. L. (1997). Nonverbal Communication in Two- and Three-Year-Old Children with Autism. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, *27*(6), 677–696. <https://doi.org/10.1023/A:1025854816091>
- Tager-Flusberg, H. (1981). On the nature of linguistic functioning in early infantile autism. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, *11*(1), 45–56. <https://doi.org/10.1007/BF01531340>
- Tager-Flusberg, H. (1994). Dissociations in form and function in the acquisition of language by autistic children. In H. Tager-Flusberg (Ed.), *Constraints on language acquisition: Studies of atypical children* (175-194). Hillsdale, N.J.: Erlbaum.
- Tager-Flusberg, H. (2006). Defining language phenotypes in autism. *Clinical Neuroscience Research*, *6*(3–4), 219–224. <https://doi.org/10.1016/J.CNR.2006.06.007>

- Tek, S., Mesite, L., Fein, D., & Naigles, L. (2014). Longitudinal Analyses of Expressive Language Development Reveal Two Distinct Language Profiles Among Young Children with Autism Spectrum Disorders. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 44(1), 75–89. <https://doi.org/10.1007/s10803-013-1853-4>
- Tomasello, M. (2010). *Origins of Human Communication*. MIT Press.
- Tomasello, M., & Camaioni, L. (1997). A Comparison of the Gestural Communication of Apes and Human Infants. *Human Development*, 40(1), 7–24. <https://doi.org/10.1159/000278540>
- Wagner, R.-L., & Pinchon, J. (1991). *Grammaire du français classique et moderne - René-Louis Wagner, Jacqueline Pinchon - Google Livres* (Hachette Livre). Paris.

Liste des annexes

Annexe n°1 : Lettre d'information. (A1)

Annexe n°2 : Formulaire de consentement. (A3)

Annexe n°3 : Extrait du corpus. (A5)

Annexe n°4 : Extraits représentatifs des usages des formes de référence à soi. (A11)